

Le voyage sans retour

Denise Brahimî

Volume 26, Number 1, Spring 1990

La tentation de l'Orient

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/035803ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/035803ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brahimi, D. (1990). Le voyage sans retour. *Études françaises*, 26(1), 59–68.
<https://doi.org/10.7202/035803ar>

Le voyage sans retour

DENISE BRAHIMI

La lumière du sourire maternel survivra à notre soleil

LAFCADIO HEARN (*Kotto*)

Isabelle Eberhardt et Lafcadio Hearn ont fait le choix de l'Orient au même moment, qui se situe très précisément «au tournant du siècle» dans la dernière décennie du XIX^e, et jusqu'en 1904, date commune de leur mort.

Leur Orient est géographiquement très différent : pour Lafcadio Hearn c'est le Japon, et pour Isabelle Eberhardt c'est le Sud algérien, oasis et désert. Pour l'un comme pour l'autre, cette définition est d'ailleurs trop vaste; leur terre d'élection est un pays redéfini et aménagé mentalement par eux-mêmes durant leur séjour. La réalité dont il s'agit est d'abord géographique, puisqu'ils ne sont ni des voyageurs imaginaires ni même des voyageurs occasionnels : leur point commun, assez rare, est de s'être établis, définitivement, dans l'Orient de leur choix. Mais ce qu'ils en disent dans leur œuvre prouve bien que leur choix est allé au-delà et n'a gardé qu'une part, pas forcément la plus visible, de ce que leur nouveau pays leur proposait.

Ils ont l'un et l'autre terminé leur vie dans leur Orient. Lafcadio Hearn y a passé quatorze ans (1890-1904), et Isabelle Eberhardt environ sept ans (1897-1904), avec quelques intermittences. En fait, si l'on considère qu'Isabelle est morte à vingt-sept ans et Lafcadio à cinquante-quatre, cela signifie qu'ils y ont passé l'un et l'autre le dernier quart de leur vie.

Bien que la fin d'Isabelle, noyée dans la crue d'un oued à Aïn Sefra, soit très dramatique, tandis que celle de Lafcadio semble s'être passée calmement, on est tenté d'interpréter leurs deux morts de la même façon. On croit y sentir une certaine volonté de disparaître, de

céder à la pulsion de mort. Plus que comme un établissement définitif, il faudrait dire alors que leur séjour en Orient a été vécu par eux comme la dernière étape et comme la meilleure préparation avant le grand départ.

Plus encore que des déracinés, on pourrait dire de Lafcadio Hearn et d'Isabelle Eberhardt qu'ils sont des êtres sans racines, pour des raisons qui tiennent aux complexités de leur histoire familiale, plus qu'à celles de leurs dispositions psychologiques personnelles. Lafcadio est né d'une mère grecque et d'un père irlandais, qui l'avait rencontrée au cours de ses navigations. Quelles qu'en soient les raisons, la jeune femme ne put s'adapter à Dublin et disparut très tôt, définitivement. Lafcadio semble avoir gardé de sa mère un souvenir intense, mais une image très floue, aux contours à demi rêvés. Son père l'abandonna aux soins d'une vieille tante qui lui fit passer une enfance et une adolescence sinistres, sources d'angoisses durables et d'effrayants cauchemars. Après une tentative difficile pour vivre seul à Londres, il s'embarque pour les États-Unis en 1869. New York, Cincinnati, La Nouvelle-Orléans y sont ses principaux lieux de séjour, après quoi il passe deux ans dans les Antilles françaises, d'où il repart fort las et découragé, incapable de se réadapter à New York, d'où il s'embarque, finalement, pour le Japon.

Ni la période anglaise de sa vie ni la période américaine ne lui ont apporté le moindre sentiment d'enracinement, rien d'autre, au contraire, semble-t-il, qu'un désir de fuite toujours renouvelé. Sans doute n'y avait-il rien dans son ascendance qui lui permît de trouver, ou d'imaginer un centre de rattachement.

Les origines d'Isabelle Eberhardt ne sont pas moins complexes et dispersées. Sa mère était russe mais d'origine allemande. S'étant séparée de son mari, elle était venue s'installer en Suisse avec un personnage étrange, Trophimowsky, qui jouait le rôle de tuteur auprès de ses enfants. Il fut peut-être le père d'Isabelle qui naquit, donc, près de Genève et y fut élevée de manière fantaisiste dans le milieu cosmopolite de l'immigration. Peut-être pour se rapprocher d'un frère bien-aimé qui n'avait trouvé d'autre issue que la Légion étrangère, Isabelle vint s'installer en Algérie avec sa mère, à Bône, aujourd'hui Annaba, en mai 1897. C'est là que sa mère mourut quelques mois plus tard. Isabelle traverse alors une phase d'errance et de désolation, entre Paris, la Tunisie, l'Algérie, Genève. Et finalement, en août 1900, elle s'installe à El Oued, pour la dernière phase de sa vie qui sera presque exclusivement algérienne.

Sans entrer dans le détail de leurs déclarations à ce sujet, on peut donc affirmer que la vie d'Isabelle et de Lafcadio, avant leur rencontre de l'Orient, n'a été qu'une sorte d'exil, mêlé d'errances sans joie. Loin du cosmopolitisme d'un Paul Morand ou d'une Valéry Larbaud, ces deux êtres ont cherché dans l'angoisse, la solitude et la pauvreté, un lieu qui les arrache à leur angoisse de vivre. À cette angoisse on peut donner d'ailleurs le nom freudien de malaise dans la civilisation, car

c'est au mode de vie occidental moderne qu'ils sont tentés d'attribuer leur état quasi permanent de dépression. Paris, New York sont des villes qui provoquent chez eux un désir de fuite, et même une volonté de disparition. Les circonstances qui les amènent l'un en Algérie, l'autre au Japon, sont pour une part dues au hasard, mais on pourrait dire que ce fut un hasard nécessaire à leur survie, et que c'est la raison pour laquelle ils le transformèrent en destin.

Lorsqu'ils arrivent l'un et l'autre dans leur terre d'Orient, leur demande est immense, elle est une demande de vie, d'amour, de participation. On les voit donc très vite, l'une à El Oued, l'autre à Matsué, se fondre dans leur environnement (qui est celui d'une société traditionnelle entièrement préservée) : ils en adoptent le mode de vie quotidien, s'y rendent utiles par leur travail, et supportables par leur extrême modestie. Très vite aussi ils découvrent l'être qui va leur servir de médiateur pour entrer dans leur nouvelle vie.

Un an après son arrivée dans la ville de Matsué, où il enseigne l'anglais dans un collège, Lafcadio Hearn épouse une jeune Japonaise de famille samouraï, Setzu Koizumi, et il a bientôt d'elle un fils, Katzuo, qui sera l'aîné de leurs quatre enfants.

Un mois ou deux après son arrivée à El Oued, pendant l'été 1900, Isabelle s'engage dans une liaison amoureuse avec un Algérien, le spahi Slimène Ehnni, auquel elle restera attachée jusqu'à son dernier jour, puisqu'ils sont ensemble dans la maison emportée par la crue de l'oued, à Aïn Sefra. Ils se marient d'ailleurs, très officiellement, à la fin de 1901. Bien qu'ils n'aient pas eu d'enfant, elle dit plusieurs fois, dans ses *Journaliers*, qu'elle le considère comme sa seule et unique famille, et qu'il lui tient lieu de tous les siens, reniés ou perdus.

Cet engagement rapide et définitif avec un être du pays d'adoption peut s'analyser à la fois comme cause et comme effet. Dans les deux cas, il est certain que l'épouse et l'ami-époux ont permis une intégration beaucoup plus rapide, sans doute difficile sans cette intercession. Grâce à son épouse, Lafcadio a pu accéder à tout un ensemble de contes et de traditions qui lui révélaient l'imaginaire japonais, à la fois archaïque et toujours présent. Elle était celle qui pouvait le mieux lui raconter et traduire pour lui les récits anciens, car elle connaissait suffisamment les obsessions et les fantasmes de son mari pour savoir ce qui, dans le fonds japonais, ne pouvait manquer de retenir son attention. Leur collaboration en ce sens dura jusqu'à la mort de Lafcadio, et elle est encore à l'origine de ce merveilleux *Kwaïdan* qui est le dernier livre publié de son vivant, en 1904 : on y trouve notamment la légende de Mimi-Nashi-Hoïchi, le conteur aveugle qui chantait si bien la complainte du combat entre les Héiké et les Genji. Chez Lafcadio, il n'y a donc point de différence ni d'écart entre son amour pour sa femme et son amour pour le Japon ancien qu'elle ne cesse de lui révéler, de faire revivre pour lui.

Ce que Slimène apporte à Isabelle semble d'abord bien différent, car il n'est ni lettré ni vraiment apte à comprendre ce que représente

pour elle le travail d'écriture. Mais sans doute a-t-il une autre compréhension, toute intuitive, de ce qu'elle vient chercher dans la compagnie des spahis et des Bédouins : une vie sans entrave, sans protection, sans aucune sorte d'attachement matériel.

En tout cas, tout ce qu'elle dit dans les *Journaliers* prouve que, pendant deux ans au moins, elle se sent très proche de lui, et le plus souvent dans une totale communication avec lui, d'esprit comme de corps. Ils ont le même goût pour la vie nomade, qui mêle l'austérité et les joies sensuelles. Il accepte sans discuter qu'elle soit comme elle est, rebelle à toute norme, d'autant plus qu'il ignore tout des normes auxquelles elle pourrait éventuellement se conformer. Elle trouve ainsi grâce à lui le moyen de réaliser une sorte d'exigence existentielle, l'expérience de ce qu'est la vie quand on en dégage tout l'oripeau, tous les apports factices, pour ne garder que la fraternité des êtres devant les besoins élémentaires et la présence de Dieu.

Isabelle comme Lafcadio rendent un hommage fervent à leur compagnon : fait d'autant plus remarquable qu'ils ont l'un et l'autre une individualité complexe et tourmentée, qui se révèle maintes fois incompatible avec les pratiques élémentaires de la sociabilité. On a envie de dire que chacun d'eux a su trouver à la fois le pays et l'être (unique!) qui lui convenait et que ce fut un seul et même acte d'adhésion à l'autre, réalisant un double désir de fusion.

Il y a loin, comme on voit, de ces rencontres dont il faudrait souligner l'importance par une majuscule aux aventures érotico-exotiques souvent contées par d'autres, sur un modèle emprunté à Loti. Loti qui fut pourtant considéré comme un maître par Isabelle et par Lafcadio. Mais Isabelle semble avoir surtout pensé au type de personnage masculin qu'il évoque dans *Mon Frère Yves*, *Le Roman d'un Spahi* ou *Matelot*, ces grands garçons naïfs, frustrés et sentimentaux qu'elle range dans la catégorie des «heimatlos» où elle se met aussi. Et Lafcadio, après avoir exprimé son admiration pour les premiers romans, découvre dans la suite une usure de la sensibilité, qui entraîne le recours au procédé, pour des œuvres de pure forme, dépourvues d'âme et de vie. La différence entre Loti et ses deux émules est en effet considérable. Loti ne fait que frôler des êtres auxquels il se découvre finalement radicalement étranger ; c'est d'ailleurs ce sentiment qui donne une nuance tragique à la plupart de ses écrits. Isabelle et Lafcadio éprouvent le désir d'une fusion totale avec leur Orient. Loin d'en tirer une œuvre à leur profit, ils lui consacrent leur vie tout entière et leur travail d'écriture.

La position particulière d'Isabelle et de Lafcadio les différencie des autres Européens (si tant est qu'ils le soient eux-mêmes!) présents dans leur pays d'adoption. L'un et l'autre se caractérisent par un refus du progrès qui va jusqu'au passéisme et qui les amène à dénoncer violemment toute tentative de modernisation.

Cette attitude a sa logique. Ce qu'Isabelle aime trouver dans les oasis les plus reculées du Sud algérien, c'est ce qu'elle appelle la vie musulmane d'autrefois, un certain rythme de vie immuable fondé sur

le retour des prières quotidiennes et sur l'alternance des saisons qui elle-même commande les mouvements instinctivement réglés de la vie nomade. Elle se plaît aux longues chevauchées, pourtant harassantes, et n'a pas peur de dormir à la belle étoile, roulée dans son burnous, au revers des dunes. Vie épuisante physiquement, qui explique sans doute le délabrement précoce de son corps. Mais c'est la vie qu'elle aime, et toute autre lui semble un emprisonnement.

Lafcadio aime la vie du Japon traditionnel, telle qu'il l'a trouvée en arrivant à Matsué. Il la croit fondée sur un accord de l'homme avec la nature et sur le respect de celle-ci, même s'il voit les effets de la misère et la rudesse impitoyable de ce mode de vie. Ce sont surtout les valeurs du Japon ancien qu'il voudrait voir préservées, le courage, le sens artistique, l'abnégation et l'oubli de soi. Il redoute si fort l'intrusion des pensées étrangères qu'il refuse d'apprendre l'anglais à sa femme, alors que lui-même s'efforce d'apprendre le japonais. Il est pleinement heureux lorsqu'il va passer l'été dans la cabine que lui prête un modeste pêcheur d'Yaidzu, et c'est là qu'il écrit, chaque année, l'un de ses livres consacrés aux contes et usages du Japon. Tokyo en revanche lui paraît une grande ville difficilement supportable, comme le sont les villes «modernes» de la côte algérienne pour Isabelle Eberhardt.

On comprend pourquoi ils furent en général très mal jugés et considérés par ce qui aurait dû être leur milieu comme des originaux un peu fous.

L'Algérie fin de siècle que connaît Isabelle est en plein essor colonial, le Nord est soumis à une exploitation économique intensive et le Sud, à la tutelle de l'armée. La modeste architecture arabe traditionnelle disparaît, pour être remplacée par de lourds bâtiments de type européen. Dans les villes, le vêtement change lui aussi et s'aligne sur le modèle français. Cette laideur de la modernité la consterne, et l'on peut imaginer que c'est l'une des raisons (outre le côté pratique et le goût du travesti) pour lesquelles elle choisit elle-même de s'habiller à l'arabe. Ce détail semble avoir beaucoup frappé à l'époque les Français d'Algérie, notamment tous ceux qu'on appelle les petits colons, dont elle fait un portrait plein de mépris. Lorsque son mari Slimène est nommé à Ténès, ville côtière, pour y occuper un très petit poste de l'administration coloniale, elle ne supporte ni les lieux ni les gens (qui le lui rendent bien!) et s'arrange pour partir le plus souvent possible dans le Sud, sous prétexte de quelque enquête journalistique. D'ailleurs, les principaux textes qu'elle écrit, des reportages mais aussi des nouvelles, reflètent bien le désespoir où la plonge ce que certains considèrent comme l'avancée de la «civilisation». Elle sait que les dernières survivantes des anciennes tribus, souvent réduites à une poignée d'hommes, sont condamnées à brève échéance, et que, d'ailleurs, elles sont déjà intimement détruites par la misère, l'alcool, et la disparition des zones jadis ouvertes au nomadisme. On sent, à la lire, qu'elle vit cette agonie comme un drame personnel et que peut-être même elle

s'assimile inconsciemment à ces êtres en sursis. C'est en cela que réside sa véritable fidélité à Loti.

Lafcadio Hearn lui aussi arrive dans un Japon voué à la modernisation rapide, puisque entré, très tardivement, dans ce qu'on appelle l'ère Meiji, c'est-à-dire une ère d'ouverture, de progrès et de réformes, après des siècles de fermeture absolue, farouchement opposée à toute tentative de pénétration étrangère. On comprend la contradiction dans laquelle se trouve Lafcadio, qui est lui-même l'un de ces étrangers récemment admis dans le pays, mais qui n'en déplore pas moins les modifications que cette pénétration nouvelle risque d'apporter. Cet état de choses contribue sans doute à lui inspirer des comportements que certains ont jugés caractéristiques. Le Professeur Basil Hall Chamberlain, éminent savant anglais spécialiste du Japon et installé de longue date à Tokyo, exprime l'opinion des Européens éclairés à l'égard de Lafcadio (auquel il a procuré son premier poste, en 1890, à Matsué). Hearn, selon lui, fait partie de ces idéalistes dangereux pour eux-mêmes et décevants pour les autres, parce qu'ils vivent dans un rêve coupé de toute réalité. Il s'est fabriqué «un Japon si peu vrai, du reste, qu'il n'a jamais pu exister que dans son imagination».

Il est bien vrai que le Japon de Lafcadio Hearn, comme l'Algérie d'Isabelle Eberhardt, sont issus du désir et du rêve, de la nostalgie et de la foi. Mais ces sentiments ont donné lieu à une création artistique qui fait émerger ce qu'on pourrait appeler l'âme profonde des peuples, en reprenant une formulation romantique qu'ils ont adoptée l'un et l'autre.

Leur supériorité sur l'ensemble des voyageurs européens (y compris les moins superficiels) consiste en une différence qualitative profonde, qui est d'avoir pénétré l'imaginaire et la sensibilité de leur pays d'adoption, notamment en partageant ses croyances religieuses.

Isabelle Eberhardt connaissait l'islam dès la période genevoise de sa vie. Sans vouloir assigner une date précise à sa conversion, on constate à lire ses *Journaliers* qu'au moment où elle s'installe à El Oued, en 1900, elle est une vraie musulmane. Et sa ferveur religieuse, après cela, ne fait que grandir. Elle a de fréquentes conversations avec quelques esprits éminents qui appartiennent à l'une des confréries les plus influentes du Sud algérien, la Kadryia, des hommes qu'elle admire et qu'elle vénère comme ses pères spirituels. Son journal intime est ponctué de formules empruntées au Coran, et elle ne cesse d'affirmer son besoin vital de puiser à cette source. Dire que l'islam est une présence constante dans sa vie n'est d'ailleurs qu'une autre manière de dire qu'elle a adopté la vie musulmane au quotidien, puisque l'islam est souvent défini comme une organisation de la vie sociale, ensemble d'attitudes, d'habitudes et de pratiques. Il semble que ce mode de vie parvienne à supprimer en elle un immense fonds d'angoisse et lui procure l'apaisement. En tout cas, elle se déclare incapable d'en supporter un autre, et profondément désireuse de s'en tenir à celui-là.

Lafcadio Hearn, avant le Japon, semble avoir été très marqué par l'évolutionnisme, qui est une doctrine scientifique et philosophique. Il se donne pour maître en la matière l'Anglais Herbert Spencer, alors assez connu dans le monde anglo-saxon, et lui rend hommage comme à une véritable figure du Père. Or, le Japon lui apporte la découverte infiniment précieuse d'une religion et d'une métaphysique qui ne sont pas en rupture avec les vues scientifiques de Spencer. Telle est du moins son interprétation personnelle du bouddhisme japonais, qu'il mêle à l'évolutionnisme dans certains très beaux textes qu'on pourrait appeler des poèmes en prose. Le point commun dans cette vision du monde consiste à croire en l'unité de la matière et en un processus permanent de dissolution et de constitution des formes (humaines aussi bien). La matière ne se perd pas, indéfiniment elle se transforme. Le moi personnel (auquel nous sommes si exclusivement attachés) est constitué d'atomes qui ont formé des milliards d'autres êtres auparavant et en formeront sans doute encore tout autant.

Dans cette perspective, croire à l'individualité ne peut être que non-sens et pure illusion. Lafcadio Hearn semble s'acharner contre l'idée d'un moi permanent, unifié et personnalisé. C'est sans doute qu'il sait à quel point toute la pensée occidentale et chrétienne y est attachée. Mais on a aussi le sentiment que c'est de sa part une véritable dénégaration, au sens psychanalytique du mot. L'«évolutionnisme bouddhiste», qu'il ne cesse d'approfondir au cours de ses années japonaises, est sans aucun doute le moyen qu'il se donne de lutter contre ses peurs intimes, et par-dessus tout contre la peur de la mort. De plus, cette doctrine lui paraît le seul fondement possible de la morale, dans la mesure où l'obstacle qui s'y oppose est toujours l'égoïsme individuel.

Il apparaît donc que pour Isabelle comme pour Lafcadio, l'Orient consiste en la découverte d'une attitude éminemment fusionnelle, qui permet à l'une de participer aux faits et gestes de son groupe, et à l'autre de se sentir lié par toutes ses molécules à la masse des êtres, humains ou non, passés ou à venir. L'Orient comme religion signifie pour eux le moyen d'échapper aux limites frustrantes et angoissantes de l'individualité, recours d'autant plus précieux qu'ils ont par ailleurs plus de difficultés que d'autres à s'intégrer socialement. L'absence d'enracinement ethnique, national, familial, a créé chez eux l'immense besoin de se découvrir une appartenance d'un autre ordre. La révolte contre un monde qui était apparemment celui de leurs «semblables», mais dont ils se sentaient coupés radicalement, les a laissés d'abord dans un état de vide affectif et spirituel insupportable, dont ils se plaignent amèrement. Pour eux, la tentation de l'Orient est celle de se fondre dans un sein maternel dont la nostalgie est une de leurs plus poignantes obsessions.

Lafcadio et Isabelle sont tous deux orphelins de leur mère. Rose Cérigote, mère du premier, était grecque, et il semble qu'elle n'ait pas supporté le séjour de Dublin où l'avait ramenée son mari irlandais. Elle disparut donc lorsque l'aîné de ses deux fils, Lafcadio, avait trois

ou quatre ans, et l'on n'aura pas de peine à comprendre que pour un fils comme Lafcadio, l'idée de cette disparition fut sans doute plus difficile à supporter que la connaissance de la mort. En tout cas, cette circonstance particulière ne pouvait que le rendre sensible au statut de présence-absence, qui est souvent celui des ancêtres ou des morts selon les légendes japonaises. L'image de la femme, pour lui, est celle d'un fantôme tendre et doux, vision accompagnée de lumière, et d'une sorte de désir fou, dont la disparition laisse un sentiment de ténèbres et de séparation irrémédiable.

Il est très frappant de voir qu'Isabelle Eberhardt évoque sa mère morte par des images assez semblables, lumineuses et fantomatiques. Nathalie de Moerder meurt à Bône (actuellement Annaba) en 1897, alors que sa fille a déjà vingt ans et qu'à en juger par ses allures extérieures, on pourrait la croire très émancipée, très autonome. Or, il apparaît que pour Isabelle le monde s'effondre lorsque disparaît «la blanche colombe qui fut toute la douceur et la lumière de(sa) vie». Elle la désigne dans son *Journal* sous le nom de «l'esprit blanc», mot qu'elle écrit souvent en russe, la langue maternelle. Mais c'est aussi, parfois et très simplement, «maman», maman dont elle ne parviendra jamais à accepter la mort, en dépit de cette «croissante résignation islamique» qu'elle ressent comme son seul réconfort.

Mais il faut aller au-delà de la notion de résignation pour comprendre en quoi l'Orient d'Isabelle est la seule compensation possible à sa nostalgie de la mère. Dans le sud du Maghreb, où elle reconnaît l'existence d'un fort syncrétisme avec les influences africaines, Isabelle perçoit la croyance archaïque en un pouvoir bénéfique des mères, opposé aux forces obscures et maléfiques. En sorte que, pour elle, la petite tombe blanche qui se trouve dans le cimetière d'Annaba a valeur d'exorcisme et fait rayonner jusqu'à elle un influx protecteur. La raison la plus profonde qui l'empêche de quitter l'Algérie (sauf par force, à un moment où elle tombe sous le coup d'un décret d'expulsion), c'est sans doute qu'elle ne veut pas se couper, symboliquement, des effets de ce rayonnement. Cependant, les ambiguïtés d'Isabelle peuvent aussi s'expliquer par le fait que, si l'Orient, comme la mère, est source de vie, la mère morte représente à l'inverse la tentation de la mort, comme seul lieu possible où la rejoindre et se fondre en elle. Beaucoup de gens ont cru pouvoir dire qu'Isabelle s'était laissée emporter par la crue de l'oued, tant était manifeste, et depuis longtemps, son désir d'anéantissement. Il est vrai qu'en cédant à l'eau déchaînée, elle suivait une pulsion très forte, celle qui la ramenait dans le sein maternel, donnant son terme à une vie qu'elle jugeait souvent illusoire.

Le parcours japonais de Lafcadio, quoique plus long, paraît fondé sur les mêmes mouvements contradictoires. Il dit clairement, en toute ferveur, que le Japon lui paraît le pays des mères, un pays qui doit toute sa force à l'amour maternel, dont il fait d'ailleurs la clef de la spiritualité humaine, et même la condition d'existence du règne humain. L'amour maternel est lié à l'essence du bouddhisme, puisqu'ils

sont l'un et l'autre la négation du sujet individuel et l'affirmation éclatante du fait que le moi peut s'abolir complètement dans l'altruisme.

Le Japon lui donne donc le sentiment de retrouver cette mère qui lui a toujours manqué, et de bénéficier, comme Isabelle, de son irremplaçable rayonnement. Vient pourtant le jour où il dit lui aussi que tout cela n'était sans doute qu'un rêve, rêve de bonheur délicatement euphorisant. Si forte est l'angoisse de devoir affronter un cruel réveil (comme il arrive aux héros de plusieurs légendes rapportées dans ses livres), qu'il choisit lui aussi la mort, à la manière discrète qui lui convient.

Pour l'un comme pour l'autre, c'est le hasard, ou le destin, qui se charge de l'exécution.

Reste que l'un comme l'autre n'ont jamais démenti le choix qu'ils avaient fait de leur Orient. De toute évidence, le voyage qui les y avait conduits ne pouvait qu'être sans retour. En découvrant qu'il était de la nature des rêves, ils ne faisaient que s'inscrire dans la plus admirable des traditions poétiques, celle qui fait dire à Nerval: «Déjà l'Orient n'est plus pour moi qu'un de ces rêves du matin auxquels viennent bientôt succéder les ennuis du jour».

Quelques indications bibliographiques

Les deux auteurs ici évoqués ont pour trait commun que leur œuvre reste à ce jour (1988) difficilement accessible au lecteur français. — L'œuvre de Lafcadio Hearn a été rééditée en anglais dans les années 1970 (1967, 1971, 1974) par Charles E. Tuttle Company, Rutland, Vermont, et Tokyo, Japan.

En français, il n'existe actuellement que l'ancienne traduction publiée par le Mercure de France dans les années 1920 à 1930. Cependant, une nouvelle traduction de *Kwaïdan* doit paraître en septembre 1988, aux éditions Minerve (Paris) avec une introduction de Denise Brahimi.

Au Japon, plusieurs spécialistes publient des articles consacrés à cet auteur. L'un des plus éminents est le Professeur Hirakawa Sukehiro, de l'Université de Tokyo. En juin 1988, il a donné à Paris une conférence intitulée: «Du Japon exotique de Loti au Japon fantastique de L. Hearn». Pour commémorer le premier centenaire de l'arrivée de L. Hearn à Matsué, un colloque sera organisé dans cette ville en août 1990.

— Isabelle Eberhardt bénéficie d'un regain d'intérêt amorcé par: Denise Brahimi: *Requiem pour Isabelle*, Paris, Publisud, et sous le titre: *L'Oued et la zaouïa*, Alger, OPU, en 1983.

Depuis lors, M. O. Delacour et J. R. Huleu ont réédité un recueil de ses nouvelles sous le titre: *Yasmina*, Liana Levi, 1986.

Les mêmes auteurs lui ont également consacré une biographie romancée intitulée: *Sables*, Liana Levi, 1986.

Une réédition des *Lettres et Journaliers*, assortie de commentaires importants, a été présentée par Eglal Errera aux éditions Actes Sud en 1987.

De nombreux projets sont en cours, tant pour une nouvelle biographie (par Edmonde Charles-Roux) que pour des rééditions (par l'ENAL d'Alger et chez Grasset à Paris).